



### POURQUOI ILS N'EN FONT PAS

La mode est aux enquêtes. Une question devient-elle un peu d'actualité, vite on court interviewer M. Untel et M. Untel pour savoir ce qu'ils en pensent. Frappés du peu d'enthousiasme que montrent les étudiants à l'égard des cours de gymnastique institués cette année par la Maison des Etudiants, nous avons, nous aussi, fait notre petite enquête pour connaître les motifs de ceux qui s'abstiennent. De toutes les réponses que nous avons reçues, nous extrayons quelques passages bien caractéristiques que nous livrons à nos lecteurs.

× × ×

M. le Directeur,

Vous me demandez pourquoi je ne vais pas à l'Institut de Physiothérapie. Tout simplement parce que l'appartement où l'on nous entasse est trop exigü et mal ventilé. Les ouvertures y sont hermétiquement closes et l'on nous fait faire des exercices de respiration profonde! L'on nous fait respirer à pleins poumons l'air empuanté de la salle sans compter les poussières. On m'avait toujours dit que c'était anti-hygiénique, et je m'en suis bien rendu compte par moi-même. Voilà pourquoi je préfère rester chez moi à faire quelques mouvements, devant ma fenêtre ouverte, sans peureux ni lâches pour crier au courant d'air.

Bien à vous, etc. X... E. C. D.

× × ×

M. le Directeur,

Pourquoi ne vais-je pas à la culture physique? Parce que, selon moi, la méthode en usage ne donne pas de résultats satisfaisants. Les différents mouvements se font au hasard de l'inspiration, des goûts et des dispositions du directeur de l'Institut, sans qu'il s'occupe de nos besoins réels. Je conçois que les imbéciles qui ne viennent au gymnase que pour nous déranger, doivent embêter considérablement le docteur—ils nous ennuiant nous-mêmes beaucoup—mais enfin, il devrait avoir assez d'autorité pour tout mettre à l'ordre. N'étant pas satisfait de la méthode, je préfère m'en abstenir, parce que je crois que c'est du temps perdu.

Votre... A. ? E. E. M.

× × ×

M. le Directeur,

Je ne vais plus au Gymnase Lasnier, et ce, par économie, par économie de temps. J'y allais dans les premiers temps. La leçon annoncée pour 8 heures ne commençait qu'une heure plus tard, languissait. Point d'ordre, ni de discipline. Bref, nous ne pouvions sortir de là avant onze heures. La soirée était perdue pour l'étude, et comme nous n'avons que nos soirées pour étudier, j'ai dû abandonner. Aujourd'hui je pratique chez moi tous les jours certains exercices que j'ai appris dans des traités, je les fais suivre d'un bain et de quelques frictions, et je m'en porte très bien.

Tout à vous,

R... E. E. D.

× × ×

Nous donnerons d'autres opinions dans notre prochain numéro, et nous dirons ce que nous en pensons.

Jehan LASSERRE.



LE DOCTEUR LASNIER

"Rien de bon que la culture physique! Le "Culturiste" sera plus tard un grand homme..." Oui, mais contre une rebuffade du pylor, il n'y a que l'EAU DE RIGA. Voilà l'Amiel!

# Une Manifestation

Mardi soir, les étudiants en médecine donnèrent l'épilogue de leur soirée théâtrale de samedi. La scène se passait devant l'édifice de la "Patrie", rue Sainte-Catherine. Le libretto avait été préparé par un reporter de la "Patrie", et publié lundi. Il s'agit de la conduite des étudiants à l'Opéra. C'est ainsi qu'il se lit:

"Très sages pendant la représentation de "Lakmé" cette belle oeuvre, les étudiants "ont, à leur habitude, pendant les entr'actes, manifesté leur joie collective à l'instar "de nos ancêtres les Peaux Rouges et les "trappeurs. Hurllements sauvages, cris variés de bête fauve, chants de guerre, tout "était complet".

× × ×

Les artistes se surpassèrent. Ce fut un vrai régal pour M. Joseph Tarte et son frère Ugène, ainsi que pour le nombreux personnel massé dans les fenêtres.

Après le Libéra, chanté par 300 étudiants, la procession défilait rue Sainte-Catherine, victime en tête; ce fut ensuite le sacrifice.

Un superbe mannequin, de haute taille, tout blanc, comme l'âme du reporter de la "Patrie", allait être brûlé vif, en expiation. Après l'avoir décapité, un bûcher fut préparé avec les "placards" du journal, puis, la flamme de la torche léchant le califourchon immaculé du bonhomme, ce fut une fusée vers le ciel. En un instant, la danse en rond s'organisa au beau milieu de la rue. C'était un "pageant" superbe. Les lueurs rougeâtres de l'incendie rappelaient bien les scènes sauvages qui se passèrent autrefois dans nos forêts canadiennes avec, pour héros, "nos ancêtres les Peaux-Rouges et les Trappeurs", tels que les avait rêvés le génial reporter.

Nous devons des félicitations à la force constabulaire qui a compris, pour une fois, le rôle que Concordia lui a confié. Elle n'a pas voulu jeter une note discordante au milieu de ces jeux innocents; elle en a été bien récompensée. En vingt minutes, tout était fini. Les tramways reprenaient leur cours

se et Jos. Tarte s'en retournait digérer... la pilule.

Messieurs les boutons jaunes, nous sommes fiers de vous!

### UN INCIDENT REGRETTABLE

AVANT-DERNIERE HEURE.—Au cours de la manifestation, une vitre de valeur a été brisée. L'auteur de cet attentat n'est pas un étudiant; nous en sommes sûrs. Les chefs avaient bien averti au départ, de ne pas embêter le public, et surtout de ne rien casser. Tous l'avaient promis.

Pour en avoir le coeur net, le directeur du journal, qui avait dépêché son plus habile reporter, ordonna à ce dernier de "filer" le criminel qui avait été vu et reconnu. Voici le résultat des recherches.

C'est un homme d'environ 40 ans; de petite taille, mais très musclé; doit fréquenter un gymnase; une barbe noire, en pointe, orne sa figure, qu'éclaircit deux yeux perçants, pleins de jeunesse. Mis assez pauvrement, nous pouvons assurer qu'il ne portait pas de chaussures Dussault; sa casquette gris-fer, ne venait sûrement pas de chez Sainte-Marie. Il mâchait de la gomme. Quand il se vit suivi par notre envoyé spécial, il tourna vivement à gauche, enfila la rue Sainte-Justin, et disparut dans le carrefour de la rue Charlotte.

Nos renseignements particuliers sont assez complets pour assurer l'arrestation du coupable, dont nous savons et le nom et les antécédents. Nous livrerons le dossier de cet homme à M. Jos. Tarte, s'il veut bien, nous envoyer un chèque de \$50 pour l'oeuvre de notre gymnase.

### TOTO-CARABINE.

× × ×

DERNIERE HEURE. — La "Gazette" de ce matin, mercredi, prétend que c'est l'arrivée de la police qui a mis fin à la manifestation. C'est faux. Quand la "force" arriva, tout était consommé... et consumé.

### TOTO-C.

## La Renaissance Flamande

### CONFERENCE DE M. J.-B. LAGACE

L'engouement des peintres flamands pour l'école italienne avait coûté bien cher à leur art: l'école de Bruges avait disparu; mais par contre, une autre s'était formée, celle d'Anvers qui, grâce à l'encouragement des princes et à la faveur populaire, se libéra par degrés de l'emprise italienne pour arriver à sa décisive et dernière incarnation dans un homme né pour comprendre les besoins de son siècle et se plier aux exigences de son milieu et qui, nourri de toutes les écoles et respectueux de la tradition, allait résumer en son oeuvre immense toutes les conquêtes de l'art de son époque, en se révélant le plus flamand de tous les flamands: Pierre Paul Rubens. Il revêt la livrée des apprentis, à Anvers chez Adam Van Noort puis chez Otho Voenius. A 20 ans, il est déjà regardé comme un grand peintre. Trois ans plus tard, il laisse Anvers, se rend à Venise puis à Rome où sa réputation l'avait précédé. Ses rares qualités d'homme du monde et de fin observateur lui méritent l'honneur d'être choisi par le duc de Mantoue pour remplir une mission diplomatique à la cour d'Espagne.

De retour de cette mission, il revient à Venise étudier sous Titien, Véronèse et Tintoret. Rappelé à Anvers par la mort de sa mère, il est reçu en triomphateur. Il épouse d'abord Isabelle Brant dont la mort arrivée en 1626 le plonge dans une profonde mélancolie. A cinquante trois ans il prend pour femme Hélène Fourment alors âgée de seize ans, dont la grâce et les tendresses ne parviennent pas à effacer le souvenir de celle qui avait partagé les années les plus laborieuses et l'on retrouve toujours, dans ses tableaux, à côté de la beauté de la blonde Hélène, le sourire malicieux de la brune Isabelle. Diverses ambassades en Angleterre et en Espagne lui sont par la suite confiées. Il emporte avec lui ses pinceaux et crée partout des merveilles. Un courtisan qui l'aperçut un jour, dans le palais de Whitehall, assis à son chevalet, s'écria: "Ah! l'Ambassadeur de sa Majesté s'amuse à faire de la peinture!"

—"Au contraire, reprit Rubens, c'est le

peintre qui s'amuse à faire de la diplomatie". Partout on l'accueille avec la plus grande faveur et il traverse tous ces accidents de la vie officielle sans être ni ébloui ni diminué dans son caractère. Les honneurs, les femmes, les richesses et les princes ne parvinrent pas à le corrompre. Il fait jour dans sa vie comme dans ses tableaux. En 200 toiles dont l'importance, les dimensions, la variété des sujets confondent l'imagination.

La vue d'un de ces tableaux produit l'effet d'un coup de soleil sur la nuque: elle éblouit, elle étourdit. Le ruissellement de toutes ces lumières blondes, de toute cette poussière de pierres précieuses et d'or fin, de tous ces chatoyements de satins et de soies froissées, de tous ces reflets de glaces polies et de chairs veloutées, trouble le regard et le grise. Cependant toutes ces taches claironnantes forment la plus suave des harmonies. Leur accord bruyant provient d'un savant mélange de nuances savoureuses répandues et baignées dans une atmosphère de cristal. A mesure que l'on pénètre plus avant dans les oeuvres du maître on voit que les ombres s'éclaircissent de plus en plus au point de sembler disparaître tant elles deviennent fluides, en quelque sorte translucides. "De ces vapeurs légères, les chairs lumineuses et les étoffes s'irradient en joyeux reflets: les peaux blondes baignent dans la tiédeur de l'air et malgré leur fraîcheur, ce n'est point le poli glacé de la porcelaine émaillée. La fine couleur conserve sa tendresse, sa résonnance, son moelleux. La nacre d'une gorge ou d'une hanche rayonne doucement sous le léger halo qui la réchauffe". Pour Rubens l'intérêt de la peinture n'est jamais en dehors de la couleur et de la vie. A sa couleur, il semble mêler du sang. Il obtient les effets les plus puissants par les moyens les plus simples: chez lui rien de compliqué. C'est un régal sain qu'il nous offre où tout l'être est de la fête, les sens comme l'esprit. Après la magie de la couleur, ce qui frappe le plus dans ses oeuvres, c'est un incroyable sang-froid. Tous les grands coups qu'il frappe n'ont rien d'impulsif et d'involontaire. Il est toujours

maître de sa pensée comme de son pinceau, gardant en toutes occasions son entière lucidité. On croirait qu'il s'emporte et s'abandonne, mais c'est avec la plus parfaite quiétude, sans fièvre comme sans hâte qu'il a jeté tant de passions, de joie folle ou de délire dans ses toiles. Outre par sa prodigieuse fécondité Rubens étonne encore par la non moins prodigieuse facilité avec laquelle il aborde tous les sujets qui peuvent se présenter à lui: tableaux de sainteté, d'histoire ancienne, de mythologie, combats, portraits, paysages, tous les genres lui sont familiers, il fait alterner les monstrueuses ripailles de la "Kermesse" avec les représentations les plus édifiantes de la Vierge et des Saints. "Mais où il triomphe, c'est dans ces pages pompeuses, grandioses, mouvementées où il représente les scènes héroïques de la religion et les luttes de l'humanité. C'est dans le magistral groupe de ces figures, dans la savante répartition de leurs masses, dans sa prodigieuse distribution de la lumière, dans le somptueux étalage des carnations opulentes et les draperies mouvementées dans l'extraordinaire mise en scènes des attitudes habilement contrastées, dans cette incroyable intensité de vie se traduisant en cris, en injures, en baisers, en crispations dont la furie désordonnée emporte tous les corps comme en tourbillon, c'est là qu'il faut chercher le secret de l'influence qu'il exerça et de l'autorité qu'il possède encore de nos jours".

Rubens se continua en un artiste qu'il avait formé: Van Dyck. La nature s'est complu à parer cet être d'élite de tous les avantages physiques et intellectuels: beauté, élégance, génie précoce, éducation unique. Il eut toutes les grandeurs qu'un artiste épris de son art peut ambitionner, mais il eut aussi toutes les défaillances d'un enfant gâté. Il traverse les salons aristocratiques de l'Angleterre semblable à Don Juan, promenant partout la mélancolie d'un coeur trop souvent épris. Sa santé finit bientôt par défaillir et il ne resta plus de ce beau jeune homme de 32 ans qu'une ruine qui croula. Mauvais sujet adoré, calomnié, qui valait mieux que sa réputation, et à qui tout fut pardonné parce qu'il avait le don suprême de la grâce, de la beauté, du talent, parce qu'aussi il laissait une oeuvre immense, 1100 tableaux de toutes grandeurs. L'artiste chez lui n'a pas connu de déchéance et se montre toujours digne du génie qui habitait en lui. Il n'a pas la fougue de Rubens, mais il le dépasse en sentimentalité et en délicatesse. Cette distinction légèrement maniérée, cette grâce touchante, cette élégance native, ce charme séducteur émanant de toute sa personne passent en quelque sorte dans les portraits des beaux seigneurs et des grandes dames qui posent devant lui. L'école des grands portraitistes anglais se réclame de lui à justes titres (Lawrence, Reynolds, Gainsborough).

Van Dyck n'est pas le seul qui ait gravité autour de l'astre éblouissant de Rubens; il y a encore Jordaëns qui hérite de la veine du maître et affirme dans quelques tableaux religieux, des qualités précieuses de penseur et de coloriste; mais il ne se sent vraiment à l'aise que dans les scènes où il peut étaler sa bonne humeur tapageuse et rutilante.

On peut encore mentionner David Téniers, qui est le plus grand parmi les peintres de paysans, des fêtes villageoises, de buviers et de diableries innocentes. Il passe sa vie dans les cabarets où il choisit ses types et ses sujets de tableaux. Sa vulgarité est rachetée par la finesse de son ironie qui fait le procès de la société de son temps. La grande époque de la peinture flamande est close. Le silence se fait dans les ateliers comme la solitude dans les rues de Bruges et d'Anvers. La fête flamande finissait comme toutes les fêtes, par une dernière fusée, et dans la nuit qui planait, seuls les grands artistes qui avaient traversé ce ciel maintenant noyé d'ombres, laissaient flotter une traînée de lumière qui rappelait encore les gloires d'autan, l'aube radieuse qui s'était levée avec Van Dyck sur Bruges, aujourd'hui "la morte", le jour éclatant qui s'était déversé avec Rubens sur Anvers, enfin l'illumination éphémère des Kermesses avec Téniers.

J.-B. D.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fantoux.

Administration.—J. B. Mandeville

Adresse:

"L'Étudiant",

Université Laval,

Montréal.